

Comment penser la notion de fraternité au XXIème siècle ?

Loup (Claudine) Cornut – juin 2019

Comment vivre cette notion dans un siècle qui tente de s'extirper d'une période qui a vu les plus grands génocides et les idéologies totalitaires détruire leur propre population ? Comment penser une fraternité à l'heure où l'individualisme est devenu la norme ? Où les moyens de communication qui permettent de créer du lien entre tous, finalement, créent de l'isolement ? Tout cela part d'une question que j'ai lue et qui m'a profondément déroutée au cours des lectures sur la déshumanisation dans les génocides. Marc Crépon, dans son livre « Le consentement meurtrier » partage l'interrogation de Vassili Grossman : « L'homme du futur dépassera-t-il le Christ en bonté ? »¹

Cela nous mène sur deux pistes : l'une que je ne ferai qu'énoncer et l'autre sur laquelle porte le fond de mon interrogation.

La première est cette notion « d'homme du futur », c'est l'homme augmenté, celui de l'ère fantasmée du transhumanisme. Mais plus que cela, c'est l'homme qui s'inscrit dans une notion de temps qui se déroule, de temps qui progresse, en opposition à une notion de temps qui serait cyclique. C'est un homme qui se dirige, au sens chrétien, vers le Royaume. Et il serait idéal d'imaginer un homme qui ait tellement progressé que sa bonté puisse, tout au moins, équivaloir à celle du Christ. Ainsi, le Royaume pourrait-il advenir. A mon sens, l'homme, par son action dans le monde agit pour que le Royaume advienne. Aussi, avons-nous reculé sur ce chemin ? Les crimes contre l'humanité survenus dans les dernières décennies ont-ils éloignés le Royaume de nous ? Et l'homme peut-il être bon ?

D'où le second axe, auquel je souhaite m'intéresser. Cette bonté, c'est une façon d'agir les uns envers les autres, une considération, une attention que l'on porte aux autres parce que nous nous reconnaissons aussi en eux. Cet autre, c'est aussi un peu moi et, en tant que chrétienne, cet autre est aussi un des visages du Christ.

Alors, qu'est-ce qui me pousse, qu'est-ce que fait que notre humanité nous conduise à être bon vis-à-vis de l'autre et à prendre soin de lui ? C'est notre finitude, notre mortalité. L'élément qui unit les hommes est la connaissance de leur commune mortalité. C'est donc une faiblesse, une vulnérabilité universelle qui nous fait sentir semblable.

Dans une situation extrême Jorge Semprun en livre une très belle définition : « Nous partageons cela, cette certitude, comme un morceau de pain. Nous partageons cette mort qui avançait, obscurcissant leurs yeux, comme un morceau de pain : signe de fraternité. Comme on partage la vie qui vous reste. La mort, un morceau de pain, une sorte de fraternité. »²

Une obligation s'impose au genre humain : celle de l'attention, « du soin, du secours qu'appellent la vulnérabilité et la mortalité d'autrui »³. C'est précisément ce dont Grossman fait sa définition de la bonté « nourrir, donner à boire, secourir ». Mais nous ne sommes pas là à considérer la fraternité comme une notion édulcorée du fameux « care » anglo-saxon. Nous touchons du doigt la notion de compassion, ou sens étymologique du terme : un souffrir avec. Rousseau y voyait une répugnance innée de l'humain à voire l'autre souffrir. Voir souffrir l'autre, c'est souffrir aussi.

Pourtant, nous voyons quotidiennement des personnes qui souffrent et nous n'agissons cependant pas. Cela a été encore plus prégnant au siècle passé : Comment , hier, des machines étatiques,

1 « Le consentement meurtrier » Marc Crépon, éditions du Cerf, Paris 2012

2 « L'écriture ou la vie » Jorge Semprun, éditions Folio, Paris 1994

3 « Le consentement meurtrier » ibidem

idéologiques ont pu anéantir cette notion de fraternité et ce, avec la complicité, le consentement, de leur population ? Nous pouvons penser ici aussi bien à la Shoah qu'au génocide au Rwanda. La fraternité aurait-elle disparue avec le XXème siècle ?

Dans ces deux cas, celui de l'Allemagne nazie comme celui du Rwanda, un long processus a été mené afin de se sortir une partie de la population du champ de la de fraternité (et donc de soin)..

Mais comment une machine humaine peut-elle conduire des hommes et des femmes à reléguer d'autres hommes et femmes en dehors du champ de l'humanité ?

La première rupture s'est opérée dans le langage au sens du dialogue. Cela a œuvré aussi bien du côté des victimes que du côté des « bourreaux ». J'emploie ce terme même si je ne l'aime guère : il revoit à l'idée du bourreau du Moyen-Âge dont le rôle était sollicité par la population et qui se trouvait en marge de la communauté. Dans les exemples que nous mentionnons, le bourreau était monsieur et madame tout le monde.

Il s'est agit d'abord de sortir la population stigmatisée du champ du langage : il n'y avait plus de considération suffisante de ces êtres humains pour qu'un dialogue puisse avoir lieu. Mais il s'agissait aussi de rompre avec son dialogue intérieur afin d'annihiler ce besoin viscéral d'assistance à d'autres humains.

Pour les « autres », ceux qui sont peu à peu mis à part et qui deviendront les victimes, c'est la façon de les désigner qui glisse peu à peu. Ce sont d'abord des adjectifs stigmatisants puis caricaturaux pour aller jusqu'à utiliser un vocabulaire qui est celui des objets ou des animaux pour les désigner. Primo Levi indique bien qu'à son arrivée au camp, les personnes faisant partie de son convoi n'étaient déjà plus que des « pièces » pour les soldats SS qui les attendaient sur les quais. Jacques Semelin, dans son livre « Purifier et détruire » va dans le même sens : « Nul doute pourtant que la déshumanisation opère bien ici à travers cette animalisation de l'Autre qui le place hors du champ de la relation humaine »⁴. Il poursuit : « Cet « autre » ennemi devient alors complètement « autre », c'est à dire délié de tout lien d'identification réciproque. »⁵ Mais le bourreau va également rompre son dialogue intérieur : la perception qu'il aurait de lui-même, devenu bourreau, complice, meurtrier, ne serait pas tenable. Il opère une section entre son lui agissant et son lui pensant. « C'est l'absence de dialogue avec soi-même, avec sa conscience qui ouvre la porte au crime. »⁶. C'est la même dissociation que nous trouvons chez l'Etranger de Camus. Pour certains cette scission s'opère par la contrainte, sociale notamment. C'est ce que pointe Michel Terestchenko « La destructivité humaine ne présuppose pas l'inexistence du sens moral ; ce qu'il met en évidence, c'est son inhibition dans certaines situations sociales spécifiques. »⁷

Par ailleurs, Dans les définitions que l'on trouve de la fraternité on constate qu'elle s'opère de façon concentrique. « La bienveillance, parce qu'elle est généralement restreinte à la sphère des proches, est incapable de fournir un principe solide à l'obligation éthique. »⁸

La fraternité s'exprime vis à vis de ceux que je connais et dont je me sens proche, affectivement. Plus on s'éloigne du cercle familial, amical, moins elle est opérante. Elle serait donc un vain mot ? Où se déploierait alors la notion chrétienne de fraternité ? Jorge Semprun écrit que c'est dans l'horreur de la torture qu'il a ressenti au plus fort son enracinement dans le monde. Comme si, dans la souffrance indicible et atrocement individuelle qu'est la torture il ressentait son lien avec l'humanité. Comment alors, ne pas penser au Christ sur la croix ? Souffrant jusqu'à la mort, dans

4 « Purifier et détruire ; Usages politiques des massacres et génocides » Jacques Semelin, éditions du Seuil, Paris, 2005

5 ibidem

6 « Responsabilité et jugement » Hannah Arendt, édition Payot, Paris 2005

7 « Un si fragile vernis d'humanité » Michel Terestchenko, éditions La Découverte, Paris 2005

8 « un si fragile vernis d'humanité » ibidem

un sort commun aux hommes et femmes auprès desquels le Père l'avait envoyé ?

Mais, aussi paradoxale que cela puisse paraître, Hannah Arendt avance l'idée que les victimes ne sont pas les seules à être mise hors du champ de l'existence humaine, les bourreaux également. « Le problème avec les criminels nazis était précisément qu'ils avaient volontairement renoncé à toute qualité personnelle, comme s'il n'y avait plus eu personne à punir ou à pardonner. [...] le pire mal perpétré est celui qui est commis par personne, c'est à dire par des êtres humains qui refusent d'être des personnes. »⁹ et c'est bien ce que pointe Jorge Semprun « Le Mal est l'un des projets possibles de la liberté constitutive de l'humanité de l'homme. [...] de la liberté où s'enracinent à la fois l'humanité et l'inhumanité de l'être humain ». ¹⁰ Il s'agit donc de retirer à ses victimes ce qui fait leur humanité mais également à renoncer à la part d'humain en nous.

Il s'agit aussi, plus globalement, d'une « passivité destructrice », d'une déresponsabilisation. Et plus seront nombreuses les personnes impliquées dans ces massacres (puisque nous parlons ici de génocides, mais cela correspondrait plus prosaïquement à la destruction volontaire de la fraternité), moins la responsabilité est importante pour chacun. On peut penser à cette phrase de Voltaire : « dans une avalanche, aucun flocon ne se sent responsable. » Les meurtriers, actifs, passifs, forment à leur tour une masse commune, indistincte. La responsabilité, qui aurait pu être assumée par chacun l'aurait alors isolé. « La responsabilité, à la différence la culpabilité, singularise toujours. »¹¹

Peut-être est-ce là, la piste pour pouvoir continuer de concevoir, et de vivre la fraternité, en tant que chrétien, dans un siècle nouveau. Par la mission que le Christ a confié à chacun de nous, par son appel à agir dans le monde et à considérer chacun comme un frère, une sœur. Et à se rappeler que notre humanité fait aussi de nous des êtres singuliers. C'est en réactivant notre individualité d'être libre et responsable que nous pouvons soutenir la fraternité. Et je conclus en ce sens, avec une citation de Michel Terestchenko : « Le mot qui convient est celui d'engagement, et cet engagement n'est pas une promesse faite aux autres, il est acceptation dès l'instant d'assumer personnellement ce qu'à l'avenir il sera nécessaire de faire, la commission confiée à moi seul d'une charge, celle d'une sauvegarde d'autrui donc j'éprouve qu'elle incombe à moi seul et à personne d'autre. » ¹²

9 « Responsabilité et jugement » ibidem

10 « L'écriture ou la vie » Jorge Semprun, éditions Folio, Paris, 1994

11 « Responsabilité et jugement » ibidem

12 « Un si fragile vernis d'humanité » ibidem